

# Μεταλλάξεις

Le beige souillé  
englobe les parcelles  
de vallées rouges à  
perte de vue.



ALICE  
LEMIEUX

**METAΛΛΑΞΕΙΣ** est le cent trente-cinquième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Alice Lemieux et le CANIF,  
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2025.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2025  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM  
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

Photo de la couverture : Alice Lemieux

ALICE LEMIEUX

*Μεταλλάξεις*

J'ai l'impression de toujours écrire la même chose. C'est comme si mes pensées étaient pareilles, mais qu'elles prenaient sur le papier une tournure différente à chaque fois. J'y exprime la même saveur de nostalgie, celle qui me détruit. Je me détruis dans les ratures de ma nostalgie, pour *elle*.

Elle est humaine, végétale, citadine, maritime. Son image s'interchange et se mêle aux paysages que je traverse. *Qui* devient un *quoi* puis devient un *où*. Yeux bleus se transforment en océans, en forêts mouillées par la pluie, en plages de sable trempées de bière, en rues labourées par les pas tumultueux des foules.

Je n'ai pas envie de parler d'*elle*, donc je la remplace par une autre. J'oublie le désir collé à ma peau et les cauchemars qui reviennent sans cesse. Pour l'oublier, je m'évade entre les murs qui montent en remparts et les taxis qui klaxonnent, les gens qui crient dans le district commercial et les envahisseurs du centre-ville touristique. Où les colonisateurs immortalisent l'antique par l'objectif de leur caméra, achètent sa reproduction en porte-clés fabriqués en série ; où l'on met en mode silencieux les plaintes de la ville moderne pour dormir au creux de son berceau.

## **Jour un – Lundi**

*Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.*

*La terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux.*

*Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut.*

(Genèse, 1:1 à 1:3)

L'avion touche à peine le tarmac de ses petites roues que les vieux essaient de se lever pour récupérer les valises confinées au-dessus de leurs têtes. Leur peau est dorée, craquelée par la violence du soleil, striée de ridules creusant leurs traits. Ils sont de retour chez eux, ça se voit au fond de leurs yeux surexcités, dans leurs tirades supersoniques exprimées dans une langue que je ne comprends pas.

Je suis partie. Je sais que je suis une étrangère. Je regarde par la fenêtre de l'avion et même le béton qui s'étend à perte de vue me semble exotique.

Le taxi de l'aéroport laisse voir à travers la vitre sale l'étendue brune qui contourne la ville. Les ruines de baraques militaires délabrées, abandonnées suite à une guerre civile récente. Les maisons aux toits de bois pourri par l'exode rural, par la recherche d'une richesse en ville quand la terre ne fournit plus. C'est la fuite vers les banques alimentaires, les tentatives pour empêcher le pays de sombrer dans une énième crise économique. Des chèvres de montagne broutent aux côtés des épaves de voitures des années soixante rouillant gentiment sous le soleil. Le soleil. Il tape si fort sur les routes d'asphalte que ses rayons pourraient y fondre des trous en quelques minutes. La lumière blanche de l'après-midi éblouissant s'immisce partout, n'est obscurcie par aucune ombre, même sous les buissons secs qui bordent la route. Il sort de toutes les directions, le soleil.

Au-delà du brun, par-delà la désolation, les montagnes laissent voir des étendues vertes florissantes. Depuis la route argileuse, les plantes semblent provenir d'un monde parallèle. Les arbustes parsemés sur la route sont terriblement secs, prêts à s'enflammer spontanément. Ils ont l'air encore plus minables comparés aux feuilles vertes s'étendant au creux des vallées lointaines. Les gorges à l'horizon sont des oasis hydratées par des chutes de pluie qui semblent fantaisistes sous ce soleil.

Dans ce cas précis, c'est vrai que l'herbe est plus verte ailleurs.

La ville approche. Des points de béton blanc saturent mon champ de vision, remplaçant tranquillement les granges écroulées et les tricycles abandonnés dans un fossé.

C'est une genèse de la vie citadine, ce chemin de taxi qui finira certainement par coûter trop cher pour rien. Comme au commencement d'une civilisation, je vois les infrastructures s'approcher de moi et s'étaler au creux des vallées, aux pics des collines. Les petits lieux de villégiature en grappes se densifient pour former la métropole. Grise de pollution, beige de vieillesse : la ville naît sous mes yeux. En clignant des yeux, j'ai l'impression égoïste qu'elle ne fleurit que pour moi. Je la vois, de sa naissance il y a des milliers d'années, à sa mort qui la parasite déjà par endroits. C'est un cycle qui se construit et s'effondre à perpétuité ; la naissance d'une société égalitaire remplacée par un régime autoritaire, une guerre, un conflit civil, une révolution populaire puis l'instauration d'un nouveau régime. Encore et encore, depuis des siècles. L'expansion et la destruction, le renfermement sur elle-même et son ouverture subséquente sur le monde.

Je l'absorbe de mes yeux et j'essaie de me laisser imprégner par son âge, son histoire.

## Jour deux – Mardi

*Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.*

*Et Dieu fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue. Et cela fut ainsi.*

*Dieu appela l'étendue ciel.*

(Genèse, 1:6 à 1:8)

Je marche en ville et je cherche à me sentir engloutie entre les craques de l'asphalte, à me noyer dans la masse comme je le fais si bien chez moi. Sauf qu'ici, c'est impossible. Tout le monde voit à mes habits que je suis une touriste, une vagabonde, une étrangère, même si j'évite de gueuler dans ma langue étrangère comme le font sans gêne mes voisins du sud. Les touristes pointent les monuments célèbres en parlant fort, s'échangent des regards surexcités et hurlent, extasiés d'enfin voir cette fameuse attraction. Ils prennent trop de place, leurs pas claquants envahissent les halls des musées.

Ici, personne ne me dérange pour me demander le chemin dans le métro ou pour me demander des directions vers le Vieux Port. Je me fais *catcall* dans un anglais différent de celui que j'entends à la maison. Tout le monde, même le monsieur saoul à quatre heures de l'après-midi, sait que je suis une touriste. Malgré nos vêtements et nos accents, dans n'importe quelle langue, n'importe quel lieu, nous sommes toutes ramenées à notre corps. C'est de ce sentiment de sororité que je m'arme pour commencer mon processus d'effacement. Je suis une femme objet désormais, et l'objectification aide à ma perte au sein du paysage. On se sent très petite quand on se fait dire *You're very sexy miss I would fuck you*. Merci monsieur, mais *I would prefer not to*.

Ce n'est pas très érotique de penser que je suis un morceau de viande dans lequel des prédateurs veulent plonger leurs crocs. Je les

vois essayer de deviner la peau douce en-dessous de ma camisole. Je devine dans leurs yeux le désir d'étreindre mes seins de leurs doigts craquelés, de déchirer mes vêtements, de capturer ma jeunesse au creux de leur paume. Qu'est-ce qu'ils en feraient après ? Mon corps dépourvu de vitalité serait probablement laissé dans une ruelle pour y pourrir en paix.

Je me demande si c'est ça pour eux, restreindre leurs pulsions. Si dire à toutes les femmes et filles qu'elles sont baisables, c'est être des citoyens utiles à leur communauté. Je n'ai pas besoin de m'imaginer ce qu'ils feraient si aucune conséquence ne s'abattait sur eux. Je préférerais ne pas connaître leurs intentions.

Ce n'est pas exotique de se faire reluquer et interpeller à l'étranger. C'est peut-être la première expérience qui me fait me sentir un peu chez moi ici. C'est universel, j'y trouve mes repères. Je me sens en lien avec toutes les femmes de la ville, celles qui y sont mortes et celles qui n'y sont pas encore nées.

Ça serait agréable de se faire dépayser par la simple présence du respect. Peut-être que sans corps, c'est plus facile d'être respectée.

Est-ce qu'on peut vraiment exister sans corps ?

Je pense que oui. La ville est une entité physique dont la corporalité est indéfinissable. Le corps d'une ville serait composé d'une sorte de Big Bang continu, d'une genèse infinie.

Je pense à la provenance, à l'étymologie du mot genèse. On l'enseigne dans les cours de catéchèse, mais je n'y ai jamais assisté. *Le Larousse* me donne comme réponse : Nom féminin (latin *genesis*, génération, du grec *genesis*). *Le Littré*, lui, me dit : Ἔνεσις, production, engendrement. Génération, production, engendrement. Tout ça me fait penser au ventre d'une mère. À l'image d'une civilisation naissant d'entre les jambes d'une femme, baignant dans le liquide amnio-

tique avant d'être expulsée. Une femme maudite à accoucher de villes jusqu'à la fin des temps, toujours en cosmogonie.

Est-ce que toute l'entité finirait par être engloutie ?

En fait, comme toutes les villes, elle est déjà à moitié engloutie, morte. Agonisante de ses excroissances abusives qui se superposent sur les ruines, sur les cadavres qui jonchent les souterrains de la civilisation. Enfants mort-nés, les échecs de société ne sont pas cloîtrés à la morgue, mais servent de base aux nouveaux essais. En me tenant en son centre, je vois pourquoi elle est en perdition. La femme mythologisée ne peut cesser d'engendrer des poupons civilisationnels malformés. Des tumeurs grugent leurs visages, leurs cœurs. Mangés par la pollution, par le passé, ils répandent leurs miasmes jusque dans les veines de leurs habitants. C'est peut-être pour ça qu'ils se sentent libres de contaminer les autres avec leurs désirs de possession.

Je me trouve dans une ville de dualismes, où l'ancien côtoie librement le nouveau. Les bibliothèques en verre nommées en l'honneur de philosophes enterrés depuis des siècles rappellent la structure d'un vaisseau spatial échoué en plein milieu de la ville. Elles se superposent aux arches de marbre déchues, aux colonnes tombées au sol. La ligne d'horizon de la ville devient étrange, composée d'atrocités duelles : de la vieille pierre aux matériaux composites semi recyclés, utilisés par les firmes architecturales nouveau genre.

Le ciel n'a pas l'air vrai parmi les infinités de bâtiments plus vivants, plus misérables les uns que les autres. C'est la seule place de la ville qui n'est pas couverte de graffitis, à part peut-être l'acropole. Le firmament, infiniment loin, est le seul à échapper aux coulées de peinture en aérosol. Les seuls restes de sacré se trouvent dans le ciel bleu qui surplombe et écrase les têtes bronzées des humains. Ça ne doit pas être pour rien qu'on s'est imaginé les dieux dans les cieus. Sans le ciel, sans ceux qui le peuplent, tout a l'air d'un mauvais rêve éveillé.

Je ne sais plus quoi faire de mon amour, à part regarder le ciel que je sais vide. Tout ce qui est sacré m'a quittée. Le sacré est resté dans ma chambre montréalaise avec les poèmes que je ne lui ai jamais récités. Tout est beau. Il me manque de larmes pour pleurer tout ce que j'aurais aimé lui confier, ce que je ne pourrais jamais lui dire.

Je détache mon regard du ciel et je vois que l'étalement urbain est un monstre sans fin. Le beige souillé englobe les parcelles de vallées rouges à perte de vue. Les limites semblent floues. À chaque fois que je tourne la tête, quelque chose de nouveau apparaît dans mon champ de vision. C'est comme si une intelligence artificielle générerait des données sans fin pour étendre la ville jusqu'à ce qu'elle prenne possession de tout le territoire qui la tient dans son creux.

### **Jour trois – Mercredi**

*Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse. Et cela fut ainsi.*

*Dieu appela le sec terre, et il appela l'amas des eaux mers. Dieu vit que cela était bon.*

*Puis Dieu dit : Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce et ayant en eux leur semence sur la terre.*

*Et cela fut ainsi.*

(Genèse, 1:9 à 1:11)

Seule l'eau sait vraiment arrêter l'étalement sans fin. Toujours capitale d'une nation maritime, la métropole abrite au sud-est de son centre un port mythiquement sale et encombré. Des dizaines de traversiers y sont accostés : pour les touristes, les travailleurs saisonniers qui suivent les touristes et le ravitaillement en eau potable des foutus touristes.

Le port à toute heure est occupé par des travailleurs bougeant la marchandise, payés au noir en maigres liasses de billets. Le trafic pour s'y rendre est inarrêtable, dense et criard. Il contraste avec le bleu éclatant de l'eau dans lequel il se jette. Le bleu moussant de blanc semble sortir d'une carte postale hyper-saturée vendue 50 centimes, il mouille les robes rouillées des paquebots et perce de son sel un peu plus à chaque jour les berges de ses terres. Le sable rocailleux qui se déverse sur le rivage au sud du yacht club est fréquenté par quelques touristes téméraires. Ils se prélassent, sans peur d'être contaminés par les déchets toxiques flottant dans les environs. Les gens de la place les préviennent qu'ils risquent de se transformer en chimères kystiques s'ils y restent trop longtemps, mais ils refusent d'écouter leurs avertissements. L'odeur du sel est masquée par celle de l'essence, même si l'eau reste plus turquoise que jamais.

Il y a des oliviers centenaires qui couvrent les rues. Seules sources d'ombres manifestes, ces arbres bicornus poussent partout, aussi rares qu'un érable argenté aux abords d'une rue montréalaise. Leurs feuilles sont longues et minces et ne préservent pas la fraîcheur de l'ombre comme le font les grands feuillus américains. Le feuillage vert mousse sert plutôt de décorations aux sillons d'écorce tordue et aux rues qu'il jonche en tombant. Même si ses feuilles n'offrent pas vraiment d'ombre, ce sont elles qui permettent la survie de l'arbre dans des milieux arides. En cas de sécheresse, les feuilles se recroquevillent et ferment leurs stomates pour assurer une pérennité. Les olives desséchées sont le prix à payer pour la survie du spécimen. Je me demande ce que font les oléiculteurs lorsqu'une saison particulièrement ardue tue les olives avant même qu'elles prennent une teinte violacée, s'ils essaient de ramasser les fruits tombés au mois de juillet pour les mettre dans la saumure, ou si le manque d'huile les empêchera de gagner assez pour passer à travers l'hiver. Hors des oliveraies, je pense que le problème ne s'applique pas. Je doute que la dame en train de fumer un paquet de cigarettes entier sur son balcon recueille les olives pour en faire de l'huile. Les arbres de la ville servent plutôt à cartographier l'habitation du territoire. On peut observer des troncs poussés en spirales pour éviter un grillage, en angles incongrus où l'on devine la forme d'un ancien bâtiment. Ils se déchaînent du carcan décoratif qui leur est si souvent imposé dans la ville et s'immiscent au sein de tout ce qui se trouve sur leur passage. Ça ne sera pas long avant de trouver des feuilles d'olivier qui poussent entre les lattes des planchers de la ville. J'en ramasse une sur l'asphalte brûlant, en observe la face verte luisante et le dos veineux sur fond clair. Je la préserve dans le creux de mon sac, sous l'ombre de la toile.

En plus des arbres, la vigne envahit la ville à son tour. Elle est sur tous les grillages de métal laids, sur toutes les devantures graffitées dans des alphabets différents, sur tous les murs qui affichent des slogans anarchistes, sur tous les pylônes électriques et parmi le chaos absolu des fils qui s'enchevêtrent des toits d'une maison à une autre. Elle suit les flaques d'urine des rues et le vomi des ruelles, la crème gla-

cée fondue des touristes et les mégots de cigarettes, écrasés par milliers à chaque jour.

Les fleurs, plus belles et colorées les unes que les autres, s'entêtent à exister dans des quartiers qui n'ont rien à envier aux bidonvilles. Si vous les visitez, vous verrez des espèces habituellement conservées dans des jardins botaniques à côté de maisons aux murs effondrés, autour de décharges artisanales. En m'y promenant, j'aperçois un bouquet au creux des mains d'un habitant à moitié squelettisé par la chaleur. Trois fleurs distinctes aux pétales étoilés, rosacés ou mauves, striés de taches blanches. Sans déranger l'homme dans sa sieste, je tente d'immortaliser le moment. Google m'indique que ces trois fleurs sont des colchiques (*colchicum bivonae*, *colchicum parnassicum*, *colchicum variegatum*), toutes mortelles si ingérées. Je me demande qui a bien pu prendre le temps de les cueillir et de placer ce cadeau empoisonné entre les mains du pauvre monsieur fondant au soleil.

## Jour quatre – Jeudi

*Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel, pour séparer le jour d'avec la nuit ; que ce soient des signes pour marquer les époques, les jours et les années ; et qu'ils servent de luminaires dans l'étendue du ciel, pour éclairer la terre. Et cela fut ainsi.*

*Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand luminaire pour présider au jour, et le plus petit luminaire pour présider à la nuit ; il fit aussi les étoiles.*

*Dieu les plaça dans l'étendue du ciel, pour éclairer la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Dieu vit que cela était bon.*

(Genèse, 1:14 à 1:18)

Ici, il y a juste une saison : celle des touristes. La ville ne vit pas hors de l'été. Personne ne parle de l'hiver ou de l'automne, personne n'est intéressé de savoir si les feuilles y rougissent aussi ou s'il peut parfois y faire dix degrés Celsius. Non. L'important ici, ce sont les vagues de chaleur, les ressentis 43 degrés à l'ombre et le danger du soleil quand il passe au zénith. Je déteste ça, la chaleur. J'ai choisi la mauvaise ville où errer. Elle me colle partout, de l'arrière de mes oreilles aux creux de mes genoux. Je la sens effleurer mes yeux et entrer dans mes narines pour m'empêcher de respirer correctement. La sueur perle sur toute ma peau, mouille les racines de mes cheveux et persille le dos de mon chandail.

En plein été brûlant, je pense aux rues de Montréal grises et blanches par le sel lors du mois de janvier. Une ville en dépression, si ça se peut, c'est probablement Montréal en hiver. La faune et la flore perdent goût à la vie, enterrés sous un manteau de neige cristallisée ou dormant dans un trou creusé à même le sol. Un désespoir s'installe chez la population humaine, qui hiberne dans ses appartements secs et exigus. L'été semble si loin. La grisaille s'immisce partout, envahissante sauf par ces journées bénies où le ciel est d'un bleu si éclatant qu'on a l'impression qu'il amplifie le froid.

*Elle* était mon espoir de printemps. Quand *elle* est partie, l'hiver est revenu malgré l'éclosion des bourgeons du mois de mai. J'étais prisonnière de la glace, ne pouvant pas regarder autre chose que mes doigts en train de devenir bleus.

Ici aussi, le bleu est éblouissant. Il rend plus suintants encore les îlots de chaleur causés par les hôtels trop chics et climatisés. Tout le reste de la ville s'endure, il est pris avec de minables ventilateurs qui ne font que recycler le même air poisseux à longueur de journée. Les rares climatiseurs qui appartiennent aux citoyens de la ville sont collés dans les fenêtres donnant sur la rue. Ils coulent en filets de condensation sur la tête des passants quand ils marchent au-dessous. En essayant d'éviter la pluie artificielle de ces machines électriques, ils essaient aussi de ne pas piler dans un des nombreux tas de détritiques sur le trottoir. Les emballages de crème glacée, les plans avec les attractions touristiques entourées au crayon rouge, les bâtons de popsicle et les crottes de chiens sont dispersées pour faire de leur trajet quotidien un terrain miné. Ils voient ces ordures si souvent qu'ils en oublient leur présence, ils bougent instinctivement leurs pieds pour les éviter.

En se couchant, le soleil vient apporter une autre dimension au firmament qui avait pourtant l'air si vide de jour. Tellement bleu et plat, il se couvre d'une palette de couleurs chaudes et baigne la ville dans le crépuscule. Il donne ces quelques minutes de paix orangée et rosacée, où la lumière dore tout ce qu'elle touche, où tout le monde est magnifié l'espace d'un instant. Baignée dans la lumière, la ville respire une dernière fois avant de s'évanouir dans la nuit.

Sauf qu'elle ne s'évanouit pas vraiment. Celle qui a passé la journée à s'époumoner se repose enfin dans la noirceur. En observant le ciel sombre, ma première réflexion est que la Grande Ourse n'est pas à la même place. Il n'est pas trop étoilé, juste assez pour que j'y perçoive un décalage dans la carte du ciel, juste assez pour voir la lune briller à la mauvaise place dans l'ordre céleste. Sous les quelques étoiles, la ville cesse de crier. Elle respire et je la sens renaître avec

une nouvelle personnalité propre à la nuit. Ce n'est pas que le chaos arrête, mais il est traversé d'une ambiance feutrée, d'un certain silence qui nous permet de voir au-delà du tumulte. La ville respire enfin, libérée des cris des touristes, des klaxons de l'heure de pointe et du rugissement des moteurs. Les bruits de la métropole semblent étouffés dans la noirceur, plus discrets, plus supportables. La chaleur perd de son tranchant dans le noir et la baisse du mercure permet à ceux qui ne pouvaient pas le faire en après-midi de sortir de chez eux. On voit les grand-mères observer la rue depuis leurs balcons, les adultes parler autour d'une bouteille de vin, les jeunes qui sortent faire la fête. Tout peut enfin renaître.

## **Jour cinq – Vendredi**

*Dieu dit : Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants, et que des oiseaux volent sur la terre vers l'étendue du ciel.*

*Dieu créa les grands poissons et tous les animaux vivants qui se meuvent, et que les eaux produisirent en abondance selon leur espèce ; il créa aussi tout oiseau ailé selon son espèce. Dieu vit que cela était bon.*

(Genèse, 1:20 à 1:21)

Le terrain qui entoure la ville par ses vallées creuses, ses amas de vignes, ses terres en manque d'irrigation et ses buissons rôtis sont vides de vie. Le vin, le tabac, les olives et le fromage la nourrissent : fraîchement importés de territoires vidés de leurs ressources. L'abondance au cœur de la nation existe aux dépens des sols craqués, asséchés en banlieue. Dans ce cœur, la cargaison vient pourrir dans des décharges à ciel ouvert, dans des conteneurs qui sentent la charogne. Elle sature le beige de la ville par ses couleurs vibrantes de fraîcheur, des bleus et verts tendres, des rouges et jaunes vifs, avant de devenir cramoisie, turquoise de moisissures. Elle pourrit sans être utilisée à son plein potentiel, laissant les mendiants mourir de faim au cœur de l'abondance alimentaire. Surexploitée, la terre ne peut plus donner naissance, ne peut plus pondre ses fruits. Je vois l'excès gaspillé sans rien pouvoir faire pour le ramener à sa terre d'origine. Je veux seulement qu'il puisse vivre un repos éternel.

Les carcasses échancrées d'animaux sur des pics tournant me lèvent le cœur. Je vois leurs yeux vides fixer un point inconnu et m'imaginer la peur qu'ils ont dû ressentir en se faisant abattre. Au moins, ce modèle d'exposition est honnête. Les corps ne sont pas gentiment hachés et entreposés dans des emballages de styromousse blanc, sans aucune façon de percevoir la vie qui habitait autrefois leur chair. On achète de la viande en pleine connaissance de cause. Dans la matinée déjà trop chaude, je les regarde pourrir lentement sur un marché public, imparfaitement protégé du soleil par un toit en tôle qui

ne fait qu'amplifier la chaleur. Une odeur très forte de fermentation occupe l'espace : la mort est en périphérie partout. Je me demande ce que les vendeurs font avec le stock qui n'est pas acheté. À voir leurs visages fatigués, j'ai l'impression que leur énergie est déjà occupée par d'autres activités de subsistance. En regardant les chats abandonnés rôder dans les parages, je me dis qu'eux, au moins, sont bénéficiaires de ce modèle d'élevage. Les vendeurs essaient de les repousser sans succès, ils restent à planer dans les environs comme une meute de vautours. Certains ont du sang séché sur le poil autour de leur gueule et il brille dans leurs petits yeux d'animal une détermination à l'intensité étrangement humaine. Je bouche mon nez en me disant qu'au moins, cet étalement de chasse industrialisée fait certains heureux.

Les chansons de mon adolescence se déversent dans mes oreilles. J'écoute les mélodies familières et hoche la tête sur les temps forts. Je me dis en mimant les paroles avec ma bouche que la musique qu'on écoute permet vraiment d'amplifier l'expérience qu'on a d'un lieu. Celle de mes années au secondaire me rappelle les muffins à un dollar de la cafétéria et les midis passés à pleurer en marchant proche de la Métropolitaine.

J'évite à tout prix celles qui me rappellent son odeur ou le poids de son corps dans mon lit. Les chansons qu'*elle* m'a envoyées en me disant qu'elles lui faisaient penser à moi. Parce que c'est trop facile d'être transportée dans ses bras. Je ne veux pas en faciliter le mécanisme.

Arrivée sur un petit square, je m'arrête pour entendre la musique de la place publique. Elle est faite d'un mélange de chansons traditionnelles qui jouent en boucle sur des haut-parleurs, de cris enivrés en anglais et d'euros changeant de mains. La musique envahit l'expérience du voyageur, qu'il le veuille ou non. Les roucoulements d'oiseaux ou de mammifères se mêlent à la musique des restaurants ouverts tard dans la nuit, aux cris des jeunes adultes défoncés et à ceux des vieux oncles qui ont bu trop de vin. J'aimerais pouvoir enregistrer le son de la façon dont je l'expérimente en ce moment, pouvoir l'écouter n'importe où pour me replonger instantanément dans le monde de la ville.

## **Jour six – Samedi**

*Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce, du bétail, des reptiles et des animaux terrestres, selon leur espèce. Et cela fut ainsi. [...]*

*Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.*

*Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme.*

*Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre.*

(Genèse, 1:24, 1:26 à 1:28)

Les chats sont rois. Ils errent en bandes à travers tous les quartiers, sautant gracieusement de restaurant en restaurant pour quêter des morceaux de viande. Vautrés sur les balcons, ils suivent des yeux les humains qui se déplacent dans leur ville. Même dans les vieilles ruines, ils trouvent leur place. Je vois des chatons se cacher dans les blocs de marbre disposés sur un sol délimité de petites cordelettes pour signifier l'inaccessibilité au public. Ils s'en foutent.

Ils se baladent sur les terrains privés, sur le patrimoine mondial de l'UNESCO, sur les rails de chemins de fer et sur les rares pelouses vertes des millionnaires cachés en hauteur loin des itinérants. Ces terrains leurs sont tous équivalents. Ils sortent des égouts avec le pelage poisseux, se livrent une guerre que j'imagine aussi sanglante que celles opposant les humains, se faufilent grâce à leur silhouette émaciée dans toutes les petites craques de la cité. Il n'en manque certainement pas ici.

Les mâles ne sont pas castrés et les femelles entrent cycliquement en chaleur. En les observant, je me demande si les chats se voient

confrontés au vieillissement de la population comme le constate leur espèce compagne. En voyant leur petite taille, je me dis que non, que je ne pense pas avoir aperçu de chat âgé. Ils doivent encore vivre sous la loi de la jungle. J'imagine que, sans maîtres, ils peuvent aller partout, faire la fête dans les ruelles et chasser tous les petits rongeurs et oiseaux qu'ils souhaitent. Ça me rend quand même triste de savoir qu'ils ne peuvent pas se faire soigner et risquent de mourir d'une coupure infectée, qu'il y a certainement un taux de mortalité élevé chez des animaux qui pourraient avoir une belle vie confortable au sein d'un foyer humain. Je me demande s'ils perdent ou gagnent à cet échange. J'aimerais pouvoir leur demander ce qu'ils pensent de leurs conditions de vie, du prix qu'ils paient pour leur liberté, mais je me résigne à les regarder déambuler et j'assume qu'ils sont heureux.

*L'Éternel Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui.*

*L'Éternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme.*

*Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs ; mais, pour l'homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui.*

*Alors l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place.*

*L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme.*

*Et l'homme dit :*

*Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme.*

(Genèse, 2:18 à 2:23)

Je tombe sur un square qui n'est pas touristique, enfin. Les enfants jouent dans la noirceur de la soirée chaude. Ils se courent après pendant que leurs parents discutent avec enthousiasme sur des bancs, alternant cigarettes et bières. Ils rient, regardent à peine où leur progéniture s'enfuit avec le ballon et préfèrent se raconter les dernières péripéties de leur semaine de travail. Leur visage porte les marques de fatigue d'adultes qui travaillent pour assurer un futur meilleur à la prochaine génération. En voyant la profondeur des cernes sous leurs yeux, on ne pourrait pas croire les sourires qui s'affichent sur leurs visages dans la soirée humide. Les femmes se parlent avec intensité, comme des adolescentes dans un couloir d'école secondaire, les rires éclatant derrière les mains qui couvrent leurs bouches, comme pour se dire un secret. Leurs maris sont eux aussi en comité et débattent avec animation de ce que j'imagine être la conclusion d'un match de sport.

Divisés par ces stéréotypes adolescents, les adultes se tiennent en cliques. Ils franchissent seulement les limites de genre pour voler un baiser rapide à leur partenaire : se tournent vers leurs amis aussitôt qu'ils ont terminé de montrer leur amour. Seuls les enfants brouillent les limites, à l'âge où ils jouent encore tous ensemble sans ressentir les différences supposées les séparer. Ils sont à l'âge auquel les petites filles se battent contre les garçons à force égale, où leurs roulades dans la poussière ne sont pas déséquilibrées par le poids de la puberté masculine. Dans l'égalité de l'enfance, ils se permettent d'avoir des meilleurs amis du sexe opposé, ce qui leur semblera inconcevable dans quelques années. Je vois une petite fille et un petit garçon se tenir la main, leurs parents leur disant probablement l'équivalent culturel de : « Awww c'est tu ton p'tit chum ? Allez-vous vous donner un p'tit bec ? » Je m'imagine à la place de la petite fille, voir ma relation avec mon compagnon être sexualisée seulement parce que nos parties génitales sont différentes. À sa place, je voudrais cogner tous les adultes qui essaient de dire que je ne peux pas l'aimer de la façon que j'aime toutes mes amies filles.

Je suis sur un trop rare terrain de la classe moyenne de cette ville. Un quartier familial parmi ceux parsemés de manoirs et d'hôtels de luxe aux prix exorbitants, ou alors de blocs appartements miteux et moisissés de l'intérieur. La sécheresse semble épargner ce carré plein de vie, ou peut-être que c'est juste l'effet de la nuit. Les habitants assis à des terrasses de restaurants conviviaux ou à celles de petits bars de quartiers s'échangent des conversations rythmées par la musique qui sort de haut-parleurs trimballés par les adolescents habillés de maillots de sport de leur équipe préférée. Les cigarettes se passent de parents à enfants, des filles de 13 ans s'en achètent aux kiosques de bord de rue sans aucune difficulté. La clope est dans la bouche d'au moins cinquante pour cent des gens qui se reposent de la chaleur sous l'un des précieux arbres de la ville.

Moi j'opte plutôt pour une bouteille de bière en verre. Je m'amuserai avec elle en soufflant dans le goulot pour faire de la musique, une

fois qu'elle sera vide. En attendant, je savoure les bulles qui se délient sur ma langue et le froid qui coule dans mon gosier. Je bois pour me dire que je suis à ma place. Je bois pour l'oublier, *elle*. Je suis ici pour l'oublier. Dans les lettres que je lui écris sans lui envoyer, je lui raconte la ville. Je parle – à *elle* – de celle qui a pris sa place. Je regarde le chaos contrôlé autour de moi et me dis que la bière, ça peut encore être une autre échappatoire. Une *elle* qui adoucit mes pulsions, qui calme en moi le déchirement de celle qui m'a quittée. Je bois pour sentir mon corps léger se dissocier de mon esprit, pour voyager dans mes souvenirs et aller la voir une dernière fois. J'essaie de combler la partie qu'elle a arraché de moi en me remplissant de paysages, d'arbres, de musique, d'alcool, de fleurs, d'olives et de villes.

Je ne suis pas encore convaincue de l'efficacité de ma démarche.

## **Jour 7 – Dimanche**

*Ainsi furent achevés les cieux et la terre, et toute leur armée.*

*Dieu acheva au septième jour son œuvre, qu'il avait faite : et il se reposa au septième jour de toute son œuvre, qu'il avait faite.*

*Dieu bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de toute son œuvre qu'il avait créée en la faisant.*

(Genèse, 2:1 à 2:3)

Il fait encore noir et j'entends le fracas des véhicules à travers ma fenêtre ouverte. Le rideau est aspiré par le vent extérieur avant de s'en gonfler quand il rentre dans ma petite chambre. Illuminé par des lampadaires orange, je le regarde danser et projeter son ombre allongée sur le plancher. J'essaie désespérément de succomber aux bras de Morphée, mais je pense qu'elle a décidé de m'abandonner une fois pour toute. Je suis supposée partir d'ici plus tard aujourd'hui. Je prie un dieu auquel je ne crois pas, j'invoque les divinités antiques pour qu'elles me gardent ici. Je veux tout faire sauf m'en aller. Je veux rester dans la ville où personne ne comprend ce que je dis, je veux entendre une langue que je ne comprends pas dans les rues quand j'essaie d'écouter les conversations d'étrangers. J'espère voir les avions rester cloués au sol pour toujours.

Mon processus de disparition entre les craques de la ville est achevé. Au bout de la semaine, je me sens intégrée à la masse. Je vois un futur se dessiner ici, une vie chargée de routes sinueuses et de marchandage avec les vendeuses du marché. Je considère l'abandon d'une vie tracée, de la personne que je vais devenir de retour à la maison. Mon envie de rester n'est pas rationnelle, je me sens juste assez invisible pour exister pleinement.

Mais je sais qu'indépendamment de mon désir, ce soir, j'embarquerai dans mon avion et laisserai le voyage derrière moi.

Alors je désire voir des feux se déverser dans les vallées jusqu'à atteindre la plus haute colline. Je me demande ce qu'il restera des millénaires d'habitation humaine sur ce bout de terre après un déluge de flammes. Certainement que je disparaîtrais dans le chaos, en tandem avec les habitants qui essaieraient de s'enfuir. Je les vois crier à la mort, serrer dans leurs mains un crucifix pour que Dieu les épargne, pleurer la destruction de leur maison, de la ville que leur famille occupe depuis une dizaine de générations. Je suis égoïste dans ma joie, je souris face à la destruction de la cité merveilleusement humaine que j'ai découverte. J'imagine mon squelette brûler doucement en poussière dans les décombres de la ville, indissociable du paysage. Le vrai anonymat finalement atteint.

Personne ne pourra vraiment dire que cette fin était inévitable. Toute la décadence atteindra son état de ruine ultime. Les bâtiments tachetés, les marchés surdimensionnés, les centres de paris sportifs tomberont sur eux-mêmes. Englouti dans sa propre avarice, ce berceau de la civilisation occidentale brûlera comme une icône en papier avant que le même sort s'abatte sur sa progéniture. La destruction agit en force de la nature qui choisit enfin de se battre pour se préserver. C'est un retour du balancier qui engendre simplement la même destruction qu'on a imposée au territoire depuis des siècles d'industrialisation. Son instinct de survie se déclenchera enfin, nettoiera sa terre du parasite le plus nuisible. C'est difficile de se fâcher contre une entité qui ne fait que se préserver, user de sa puissance pour assurer sa pérennité.

On mine, on creuse, on brûle, on coupe ; on achète, on jette, on vend, on perd ; on rit, on chante, on parle, on s'aime ; on pleure, on crie, on se détruit, on se hait.

Alors oui, la Terre a le droit aussi de dire qu'elle en a assez. Qu'elle nous a donné assez de signaux d'alerte que nous avons ignorés. Nous

n'aurons que nous à blâmer. Nous pourrions blâmer les oligarques avarés de pouvoir, les PDG véreux, mais c'est vraiment notre structure sociale qui est à désavouer pour la mort de milliers d'innocents.

À travers mes yeux fermés, je vois les flammes grandir à chaque coup de vent océanique. Leurs tendons de chaleur lèchent les particules de poussière flottantes partout dans la ville, s'emparent du sable des berges. Toutes ces étincelles s'enflamment dans la bourrasque, s'accrochent sur les feuilles foisonnantes et les fleurs brûlantes de couleur. Des squelettes de plantes en feu menacent de s'écraser sur les rues. Des bâtiments sont cloisonnés par des murs de chaleur qui font fondre la colle entre les briques. Des gens qui hurlent à la mort partout, essaient de se sortir du torrent de feu en courant dans une direction qui n'est pas avalée par les flammes. Plusieurs y voient une punition divine, prient les saints sur les icônes restés dans les décombres de les sauver, mais c'est inutile. Toutes les issues se sont embrasées.

Je cligne des yeux pour sortir de mon état hypnagogique, pour faire partir les flammes du fond de mes yeux. Elles ne veulent pas me quitter, insistent pour jouer en boucle dans mon inconscient, comme un présage.

Je pense que je veux brûler ici, dans l'obscurité.

Merci à Simon Castonguay pour l'aide apportée dans la réalisation du projet. Mon texte n'aurait pas été le même sans ses commentaires sur les espaces *in sec a ble* (c'est du latin). Merci infiniment à Mariève Mauger-Lavigne et Xavier Brouillette pour m'avoir permis de me joindre au voyage en Grèce du programme Histoire et Civilisation, sans quoi ce texte n'aurait jamais existé. Comme d'habitude, merci à Maximilien d'avoir été avec moi à Athènes, sans quoi je me serais probablement fait écraser par une voiture au deuxième jour.